

## Pour une pédagogie de l'échec

Une « pédagogie de l'échec ». La formule peut à première vue surprendre, désespérer. Parler au sein de notre institution « d'échec » reste connecté négativement. Depuis notre plus tendre enfance en effet, répondre à des attentes consiste précisément à ne pas s'en écarter, autrement dit « à ne pas faire d'erreur ». Echouer, c'est donc manquer le but. L'étymologie ne trompe d'ailleurs personne par sa transparence : l'erreur, du latin *error*, désigne le fait de se tromper. La logique semble implacable. Néanmoins, est-il aussi possible d'envisager autrement l'« échec » ?

### Un nouvel attrait

Si la question n'est pas neuve en soi<sup>1</sup>, une dynamique littéraire et intellectuelle nouvelle semble aujourd'hui la remettre au goût du jour. L'échec devient même un concept philosophique très à la mode dans les cafés philos, rendez-vous littéraires et autres milieux intellectuels parisiens, jusqu'à regarnir quelques rayons de nos librairies. Pourquoi un tel regain ?

L'explication réside peut-être d'abord dans l'évidence que suggère l'idée d'échec. Une évidence, qu'une citation d'Albert Einstein nous laisserait aujourd'hui à nouveau entrevoir, selon la célèbre formule qu'« une personne qui n'a jamais commis d'erreurs n'a jamais tenté d'innover ». Ces termes disent combien les erreurs sont des « portes de la découverte » (pour reprendre cette fois-ci les mots de James Joyce) et sont donc des sources de progrès pour chacun. En 2018, dans un monde comme le nôtre où la performance et la productivité sont considérées comme les seules conditions viables de la « réussite », la question d'une réussite par l'échec semble donc se poser avec plus d'acuité encore...

### Un regard d'abord philosophique

Parmi les philosophes abordant aujourd'hui la question, citons-en un, Charles Pépin, diplômé en Science Po et d'HEC ; qui oppose, dans un livre récent (qui plus est très abordable aux novices) *Les vertus de l'Echec, l'ivresse du succès à une véritable « sagesse de l'échec »*. Pour le philosophe, il devient urgent de changer de regard sur l'échec, autrement dit de sortir d'une vision culpabilisante entravant plus la réussite que ne l'encourageant. « *En France, nous dit l'auteur, avoir raté, c'est être raté : nous avons cette fâcheuse tendance à « essentialiser » nos échecs, à nous identifier à*

---

<sup>1</sup> Voir à ce sujet P. Astolfi, dans *L'erreur, un outils pour enseigner*, qui posait déjà en 1997 les bases d'un enseignement intégrant les « erreurs » au sein de pratiques pédagogiques.

eux »<sup>2</sup>. Oui, « en France », précise Charles Pépin, là où pour des questions d'héritages historiques et culturels, notre vision de l'échec ferait clairement barrage à ses vertus positives. En guise de comparaison, les sociétés anglo-saxonnes cultivent pour leur part un regard différent. Pour l'essayiste Mathilde Ramadier par exemple, le fait échouer, est considéré au sein de la Silicon Valley comme « un privilège que s'arrogent les patrons »<sup>3</sup>...

### De l'intérêt d'un usage scolaire

Rentrons dans le vif du sujet. Puisqu'à cette question d'une réussite par le biais d'échecs, s'en élève une autre, plus sensible, plus concrète, plus utile encore pour nous autres enseignants : comment faire de l'échec (ou du sentiment d'échec) de nos élèves un puissant levier de progrès, sinon les conditions d'une nouvelle manière de transmettre ? Est-il possible, par exemple, de nous appuyer sur une véritable philosophie de l'échec pour faire avancer nos pratiques pédagogiques ? Et par quels usages en classe ?

Cette réflexion ici se pose comme un chantier ouvert et concerne bien entendu tous les âges et niveaux d'apprentissage. Néanmoins, intéressons-nous ici au profil des élèves des lycées professionnels.

Les programmes en Lettres-Histoire, de la 2<sup>nd</sup> à la 1<sup>re</sup>, offrent de riches possibilités aux enseignants par la bivalence même des programmes pour amorcer un premier travail, par exemple en puisant dans certaines personnalités des exemples concrets de réussites par l'échec. Songeons à la vie et à la biographie d'un Isaac Newton, d'un Thomas Edison, d'un Charles Darwin, d'un Winston Churchill. Mais aussi d'un Albert Einstein (cité plus haut), d'un Steven Spielberg, d'un Walt Disney, de J.K Rowling, de Charles de Gaulle... Les exemples ne manquent pas. Des biographies éclairantes, stimulantes, utiles à la transmission des programmes ou à la mise en place de simples ateliers, il y en a à foison.

Si pour les adultes que nous sommes ces « célébrités », par l'exemplarité de leur biographie, nous éclairent sans peine sur les puissantes vertus d'une philosophie de l'échec, alors à plus forte raison ces mêmes biographies peuvent-elles être des exemples parlant à des élèves de lycée professionnel, dont beaucoup gardent du collège un souvenir négatif lié souvent à l'idée « d'échec ». De plus, ouvrir un espace de réflexion sur l'échec en utilisant quelques exemples de femmes ou d'hommes

---

<sup>2</sup> Interview accordé à la revue Question de Philo (N°10)

<sup>3</sup> Voir à ce sujet l'article paru dans le Monde.fr le 20 août dernier [https://www.lemonde.fr/series-d-ete-2018/article/2018/08/20/mathilde-ramadier-echouer-un-privilège-que-s-arrogent-les-patrons-de-la-silicon-valley\\_5344262\\_5325920.html](https://www.lemonde.fr/series-d-ete-2018/article/2018/08/20/mathilde-ramadier-echouer-un-privilège-que-s-arrogent-les-patrons-de-la-silicon-valley_5344262_5325920.html)

célèbres bien connus s'avère d'autant plus efficace que les processus d'identification demeurent encore, chez l'adolescent et les jeunes adultes, un vif facteur de construction de soi.

Poser la question de l'échec revient aussi, à un moment ou un autre, à poser la question des moyens d'évaluation. Comment évaluer ou valoriser l'échec, autrement les erreurs des élèves ? La réponse est peut-être moins dans le fait de noter que dans l'usage qui est fait de la notation elle-même, en osant valoriser par exemple certaines erreurs pour leur audace, leur originalité. A chacun ici d'approfondir ou non la question. Une chose est sûre : si l'erreur assure une forme de visibilité d'un « raté », c'est que celle-ci permet de mieux identifier la nature d'une difficulté rencontrée. L'erreur serait alors un indicateur et une condition de la réussite. De ce fait, une réhabilitation plus concrète de l'échec au sens large n'est pas seulement un outil de progrès ou de réajustement pour nos élèves, mais également pour nous-même, professionnels de l'Education. Et les effets d'une pédagogie régulière et concrète de l'échec seraient multiple : une telle pédagogie transformerait de manière positive l'attitude, les résultats et la confiance des élèves, et donc faciliterait à terme la transmission des apprentissages.

Examinons maintenant certaines limites d'une philosophie de l'échec en situation d'enseignement, et les moyens d'y faire face.

« Echouer de mieux en mieux », ou les conditions d'une pédagogie de l'échec réussie

Une des difficultés que peut présenter une pédagogie de l'échec est le risque de voir certains élèves se complaire dans leurs erreurs. En réalité, cette difficulté n'en est pas vraiment une, bien qu'il faille ici l'évoquer. Pensons à ce que suggère cette célèbre formule de Nelson Mandela, « *moi, je ne perds jamais. Ou je gagne, ou j'apprends* ». Voici peut-être la clé... Si l'échec est nécessaire aux apprentissages et donc aux progrès des élèves, il reste indispensable de l'identifier avant toute chose, puis de le rectifier avant de le changer en réussite. Autrement dit, l'élève qui se complait dans ses erreurs après en avoir pris conscience n'en tire rien ou presque. L'échec serait alors le refus d'affronter ses erreurs et de les voir se répéter sans rien faire. Dans tous les cas, il semble essentiel d'amener les élèves, d'une façon ou d'une autre, à cette question : « qu'est-ce que l'échec t'a appris » ? Et lui faire comprendre aussi que le plus souvent, il ne répète pas ses erreurs à l'identique. Il s'agirait ainsi d'« échouer de mieux en mieux » selon la formule de Charles Pépin, formule qui résume assez bien l'essence d'un apprentissage réussi par l'échec.

Il est donc bien possible de valoriser des erreurs pour en faire des progrès, à condition que celles-ci soient l'objet d'un traitement par l'élève, et donc aussi par l'enseignant. Bien que cela demande plus de travail, les doubles évaluations, autrement dit, la possibilité pour les élèves de refaire leurs travaux, de les réécrire en rectifiant leurs erreurs, est un moyen, bien qu'il ne soit naturellement pas le seul, pour faire progresser efficacement les élèves et dans l'absolue, ajuster nos pratiques.

Nous avons évoqués plus haut la question des biographies et celle des notations. Nous pouvons y ajouter la possibilité d'une réflexion collective, impulsée par exemple par le professeur principal afin d'harmoniser les pratiques, organiser des interventions de spécialiste au sein de sa structure ou encore des travaux dirigés pouvant offrir d'excellents moyens et supports de réflexion pour rendre plus aigüe une conscience et une connaissance renouvelée de ce que « peut » l'échec.

Voici une réflexion qui nous invite ici, je l'espère, à faire un pas de côté, non pour s'écarter de nos objectifs mais au contraire mieux les épouser. Un pas pour considérer sous un autre angle l'échec et tout ce que cela comprend, et libérer du même coup beaucoup d'élèves de la phobie de la faute. Un pas de côté oui, c'est le mot. Mais n'est-ce pas cela, au fond, « prendre position » ?

Fabien MELLADO,

Enseignant au lycée polyvalent Pauline Roland (94)

Pour aller plus loin et creuser la question :

-Charles Pépin, *Les vertus de l'échec*, aux éditions Allary Editions. Un ouvrage pratique, accessible, qui aborde la question à travers l'œil de la philosophie essentiellement.

-Kathryn Schulz, *Chercher l'erreur*, Flammarion, un ouvrage à la fois drôle et trépidant, traquant dans un enquête au long cours l'erreur dans toutes les circonstances de la vie, les croyances, les théories, les passions, l'Histoire.

-P. Astolfi, dans *L'erreur, un outils pour enseigner* (1997), l'ouvrage, quoique maintenant un peu daté, reste je crois d'actualité pour adapter, penser et repenser une manière autre d'enseigner.

-A consulter aussi l'excellent dossier « Vers une sagesse de l'échec » dans la revue trimestrielle « Question de Philo » N°10 (numéro de juin, juillet, août 2018).

-A voir enfin l'article paru dans le Monde.fr concernant l'usage de l'échec en Silicon Valley pour décentrer le regard par un regard outre-Atlantique [https://www.lemonde.fr/series-d-ete-2018/article/2018/08/20/mathilde-ramadier-echouer-un-privilege-que-s-arrogent-les-patrons-de-la-silicon-valley\\_5344262\\_5325920.html](https://www.lemonde.fr/series-d-ete-2018/article/2018/08/20/mathilde-ramadier-echouer-un-privilege-que-s-arrogent-les-patrons-de-la-silicon-valley_5344262_5325920.html)